



L'HOMME QUI DEVIENT ANNAMITE

NOUS revenions de la chasse, le soldat Oriol et moi. Quand nous regardions en arrière, le Ba-Vi noir cachait un pan rose d'aurore. Le delta était encore noyé dans une ouate sourde où résonna brièvement un coup de gong. Oriol s'arrêta : « Ça, Monsieur, dit-il, c'est le Tonkin », et il replaça horizontalement son fusil sur l'épaule comme font les indigènes de leur double plateau à balancier. Il repartit pour dix mètres d'un déhanchement souple de congai, silhouette extraordinaire avec son képi de marsouin, défoncé, visière cassée, et son manteau en laticier de coolie-xé ou de berger : les nuits sont fraîches aux confins de la plaine et de la montagne et j'avais apprécié mon ulster doublé. Oriol resta de nouveau sur place et me dit encore : « C'est le Tonkin et je ne sais pas pourquoi ». Ses yeux brillaient d'un éclat maladif : sans doute la contrainte d'une nuit silencieuse d'affût. Il avala une gorgée de sa gourde de cocô : « Asseyons-nous », dis-je. Et pendant que le jour naissant allongeait au loin le véronèse des rizières, il me conta son histoire.

« J'ai sept ans de Tonkin — deux séjours prolongés — celui-ci qui ne finira pas... J'ai oublié la France, ou plutôt, mes souvenirs sont si vagues... J'ai été au collège, vacances brumeuses chez mon père... et puis, engagé, rengagé... Les camarades à la caserne, ce

ne sont plus des Français ; comprenez-moi bien, ce sont des linh-tây. Leur rata est sans nappe ni serviette, et ils travaillent de leurs mains. En quoi vous ressemblent-ils, quand vous passez dans votre auto, le bras passé à la taille de votre femme blanche qui a peur de nous ?

« Ils ont chacun leur cô. Une cô de soldat, ça ne vaut pas grand'chose, c'est menteur et ça vous trompe avec les coolie-xés. Les premiers temps, je ne pouvais pas les embrasser... Je m'y suis fait. Tout cela pour vous dire, Monsieur, que j'ai oublié la France. Je ne pense à l'ancien pays qu'en revoyant les femmes, les vôtres, celles qui nous sont défendues, parce qu'ici les soldats sont tous des exilés et que vraiment, ils sont bien seuls.. Ils n'ont que le courrier de France et leurs « bousettes » font des Madelons trop ternes. Moi, que voulez-vous, avec la cô, j'ai adopté le riz, le poisson pilé, l'opium et le choum-choum, j'ai adopté le pays, et lui s'est laissé faire... toutes mes nuits quand je ne suis pas de garde je les passe à la cai-nha, tous mes dimanches à la rizière.

« Ma femme est brune de peau. Sa longue torsade n'est pas artificielle, ses oripeaux sont couleur de terre ; sa seule coquetterie est une ceinture verte. Elle ne s'agrippe pas, telle une guenon, ainsi que font les autres, pour simuler un autre amour que celui des piastres mensuelles et du loyer de la cai-nhà. La mienne travaille. Ses pieds larges et ses jambes musclées ne craignent pas l'eau boueuse de la rizière en y menant le buffle : j'ai un buffle, et elle porte allègrement au moulin ses deux charges de paddy. C'est une bonne mère : j'ai deux nhos qui seront des nhà-quê comme moi après la retraite. Ils apprennent mal le Français, — moi, j'aurai tôt fait de l'oublier ; je troque bien mon uniforme contre un cai-quan et un cai-ao après mes journées vides de soldat. Je n'embrasse pas ma femme. Je la regarde et surtout ses yeux bruns d'animal fidèle, toujours songeurs...

« Je n'ai pas beaucoup d'argent. Je mange avec les enfants les mets préparés par la cô. Je suis devenu friand de riz blanc et de filets de poisson cru... Au fond, je n'y pense plus. Je crois avoir tenu toujours les baguettes et toujours regardé entre les mêmes bouchées lentes, les mêmes gestes de la même famille ; je vois, comme mon vrai pays, par l'entrebaillement moussu de la porte, sous l'auvent de la paillote, les arbres de la même pagode dont le vert profond s'alourdit contre le ciel infini.

« Je travaille peu. J'accepte que ma femme travaille quand je ne fais rien : c'est dans l'ordre des choses puisque je suis devenu,

en quelque sorte, Annamite... Elle me sert du thé dans de minuscules tasses de porcelaine et me roule des cigarettes lorsque je dors ou que je joue avec les nhos. Je les aide à brûler, aux soirs de fête, les chevaux de papier rouge et les éléphants jaunes. — J'ai des amis. Nous discutons sans fin le temps probable et les chances de la récolte. Ils me disent les ma-quis et leurs embûches. Je crois en ceux-ci : ils font partie du paysage, et j'épie, aux crépuscules, leur frôlement subtil entre les coups du gong protecteur. — Je suis aussi des enterrements. Je veux des obsèques pareilles, des pleureurs en lambeaux de robes blanches, aux cheveux mêlés d'épines. Et je veux sentir sur ma tombe, au milieu de mon champ, le souffle de mon buffle, humer à tout jamais à travers mon cercueil l'odeur de mon riz, l'encens que le vent rare apporte chaque nuit du mystère proche de la vieille pagode, et la lourdeur grise des pipes d'opium que fumeront chez moi mes notables amis.

« Je fume. L'opium repose. La femme fait les pipes. Je caresse de ma main gauche sa nuque et son dos, quand elle est attentive à la petite lampe et que la boulette bouillonnante grésille à l'extrémité noire de la longue aiguille. Alors, je ne suis plus du tout Français ; il semble que mes yeux se brident et que mon nez s'épate. C'est le silence. Les enfants dorment sur leurs nattes. Je suis furieux parfois, si le vol zigzagant d'un moustique trouble ma grande paix ; ma colère tombe : à quoi bon ? Je fume en songeant au jour où les deux nhos grandis adoreront à l'autel des ancêtres la tablette précieuse qui gardera mon nom.

« Pourquoi ? C'est le soleil qui, chaque jour, me fait plus Annamite... Le soleil que je ne crains plus puisque je sors souvent tête nue... Le soleil, la rizièrre, le fleuve, nature fière et triste où je me suis blotti pour qu'elle me prenne et me protège. Voilà. »

Oriol se leva et nous repartîmes à grands pas.

Tout bruissait dans la plaine sous le soleil immense.

Hanoi, Sontay, 1-2 novembre 1923.

Raymond Morris BLANGUERNON.

